

Dominique Biteau
Tomasz Celner

Postface

roman

Les Éditions Toute Chose



Semaine 1 : LUI

Paisible enfin, je prends le temps pour défier le chaos instauré depuis quelques semaines.

Bien que le calendrier n'affiche pas encore des pages vernales et la neige continue à réverbérer des affres du crépuscule, la Nature manifeste déjà des signes d'éveil. Des arbres s'étirent et appellent la terre à témoin, un souffle nouveau achève sa maturation.

Comme si je voulais prévenir l'intolérable solitude, j'interpelle ta voix pour m'accompagner; j'ouvre ta dernière lettre restée depuis plusieurs jours au dessus du tas de documents non classés. Poussières...

Elle m'est parvenue le lendemain de la rupture définitive qui nous délégua dans deux mondes incomparables. Notre séparation fut déclarée irréversible.

Ainsi commence le dialogue entre la Femme de l'aurore et l'Homme de la nuit. Là où Melpomène s'associe à Calliope, les personnages du drame s'opposent et se définissent conformément à leurs faiblesses. Elle, qui ne sait pas prédire et Lui, dont le retour est prohibé.

Ton message est calligraphié sur une feuille de papier raffiné, estampillé du logo — une spirale noire dans un carré — de l'hôtel VORTEX, notre pension de bord de mer où tu as visiblement fait une halte

et rédigé ces deux pages. À moins que tu ne l'aies écrite tout à fait ailleurs, tu emportais des carnets du VORTEX partout. L'apparition d'un oiseau marin aux ailes étendues, en filigrane de la feuille, ajoute non seulement une touche d'élégance mais aussi de mystère à la page blanche qui, bien que sans contenu, promet un récit.

L'enveloppe m'est parvenue estropiée. Vraisemblablement, un collectionneur indélicat, attiré par l'exotisme et la rareté des timbres dont il était le seul juge, les a arrachés.

Il m'est impossible alors de deviner l'origine du courrier, tu ne décris pas le pittoresque de ton environnement, ne fais pas état de la météo pour que je puisse l'affecter à ton humeur, ne trahis pas non plus, le lieu de rédaction. Dans les flots tu jettes une bouteille emplies de propos délicats, discrets et scintillants.

J'arrête l'horloge. D'abord, il me plaît d'admirer l'oiseau en contre-jour. Puis, je contemple ton écriture un peu nerveuse, qui rend bien au stylo-plume, je décortique sa forme et m'attarde, à travers les courbes de tes glyphes, sur les méandres de ta pensée. Je m'étonne devant ma capacité à continuer de te découvrir et à frémir de nos échanges, si anciens déjà!

Nous nous écrivions! C'était notre promesse, tenue, de s'écrire comme si l'on se parlait; on n'utilisait l'ordinateur ou le téléphone que pour communiquer des urgences et des précisions nécessaires ou futiles au parfum d'actualité.

À qui s'adressent tes paroles qui esquivent des tournures d'usage, celles qui ont pour but, dès l'ouverture, de mater des appréhensions et de donner le ton attendu aux émotions? Ni *mon chéri* ni *mon ami*, même. S'ouvre un monologue dont je me dois de

capter les vibrations. Pas de signature. Aucune formule de politesse, celle qui souhaite quelque chose de *bon*, qui embrasse et qui ferme soigneusement la porte après le départ. Ici, la porte reste ouverte au vent tourmenté.

C'est une dépêche trouvée à la frontière de deux planètes par un après-midi de fin de l'hiver. J'en suis le destinataire unique et son lecteur occulte.

Par l'entrebâillement de nos anonymats prémédités, nos fiertés sans prénoms, au fil des messages se devine le contenu d'un entretien interdit aux étrangers.

J'ai donc lu ta lettre détimbrée, en ai relu d'autres. Un répertoire d'obsessions et d'apparitions, de vérités et de contre-vérités, de sophismes, de suppositions, de faux-semblants séduisants telles les œuvres d'art, de certitudes fanées, de pseudo-causalités, de transports poétiques, de mandalas, de traductions, de fausses lectures, d'insultes, de tac-au-tac, de transpositions, de comparaisons, de plaintes, d'émotions, trop d'émotions parfois. Des lettres d'amour, en somme.

Il y en a peu qui s'y connaissent en amour. Je travestis cette maxime d'Aristote et me rassure que «l'incompréhensible est compréhensible puisque je peux comprendre qu'il est incompréhensible.»

Comment allons-nous faire, maintenant ?

Semaine 2: ELLE

Je ne sais pas ce que tu deviens, j'ignore ce qui nous relie depuis notre désunion. Il me faut mûrir une réponse.

Je me suis isolée et il m'est impossible de refaire surface. Je suis comme un automate dont le ressort s'est bloqué. Une marionnette qu'aucune main ne vient animer.

J'ai décidé de revenir aux endroits de notre commune connivence. J'ai foncé jusqu'à l'océan. Les mouettes ricanent. Sardoniques et funestes, elles se moquent de la promeneuse esseulée, qui déambule au-dessus de la plage. J'aperçois au loin les pêcheurs à pied, mouches agglutinées, absorbés dans leur quête de coquillages. C'est la grande marée.

Le décor désuet évoque les années trente. Avec ses cabines de plage aux couleurs vives, les enfants en marinière et les parents en maillot à rayures qui ne dévoilaient de la nudité que ce que la décence de l'époque permettait. Fantômes sépia de cartes postales oubliées dans des tiroirs de commode.

La belle saison se fait attendre, les mâts n'arborent pas leurs oriflammes tricolores et le marchand de glaces ne relève pas son rideau de fer. Il faudra patienter pour les seaux et les draps de bain.

Je m'interdis de descendre sur la plage pour n'y voir qu'une seule trace de pas. Les bateaux de pêche, cernés par une nuée de sternes, se hâtent de rentrer au port. Une course contre la brume qui se lève. L'horizon est cotonneux. Je regagne rapidement notre chambre.

Les larmes naissent du cœur, mais rien ne s'écoule. Je te sens si fortement au fond de moi qu'une onde de chaleur s'échappe de ma poitrine et descend jusqu'à

mon entrejambe.

La nuit tombe sur le large devenu l'encre, celle qui noircit la feuille. Ma vue s'égare au loin et se brouille. Pour combattre l'ombre, j'allume la lampe. Sur le bureau, un texte inachevé. La plume a griffé le papier, écriture trop brusque. Par transparence se révèle un motif. Un cormoran? un albatros? un goéland? L'effigie de cette Victoire de Samothrace à peine ébauchée, la tête de profil, les ailes déployées en une posture protectrice, mais emprisonnée dans une tornade, me procure à la fois une sensation de réconfort et de crainte.

Avec habileté, je plie le courrier en trois et l'enfouis au fond de mon sac. Il ne sera jamais envoyé, le destinataire n'habite plus à l'adresse indiquée.

Je me glisse dans le lit et attends un mot que les nuages du matin dessineront dans le ciel de ce téméraire printemps.

Semaine 3 : LUI

À la différence de toi, qui retrouves des repères dans tous les lendemains, je demeure dans l'équivoque, au milieu des paysages qui pulsent. D'un chaos à l'autre, jaillissent des souvenirs sans date et des idées fugaces.

Je traverse la ville confortablement vide, mais pas tout à fait inerte. Seulement à Pigalle, où s'achèvent des travaux de voirie, il y a un peu plus de voitures et même un mini-embouteillage causé par l'intervention de la police dans un bar situé sur le boulevard. Une rixe.

Les ectoplasmes se dispersent dans toutes les directions, dans le désordre de la fatigue, dans le deuil de l'euphorie de la nuit passée.

Une heure insolite. Le service régulier des transports en commun n'a pas débuté, alors que le réseau nocturne a déjà cessé son exercice. Dimanche. Il pleut. Premier jour de printemps.

J'accompagne Adam à l'aéroport. Il vécut à Paris pendant trente-cinq ans et, la retraite prise, il décida de rentrer en Pologne, son pays d'origine. «Je vais me rapprocher de ma mère», dit-il. Soudain, je me sentis une velléité de faire un périple, un détour, une découverte, une rencontre!

Ne pas être n'exige pas un établissement précis. On peut *ne pas être* partout. La scénographie se fait métaphorique et les objets, leurs contours et volumes, anecdotiques. En est-il ainsi avec la texture des sentiments? Est-ce le relief de la mémoire mesurable?

Bien que je sois, moi-même, une abstraction, je porte en moi l'image grandiose de toi. Une empreinte. J'ai pressenti, il y a des années, la probabilité de ton existence: témoin du Pays des confessions,

agent secret de mes fantaisies, grand reporter des changements inévitables, exploratrice de mon identité. Je voudrais que tu sois là afin de revoir mon reflet au fond du trumeau.

Je marche sur la plage et mes pieds ne laissent pas de traces, les vagues m'envahissent, mais je ne suis pas mouillé, je hurle, et pourtant les fous ne s'effraient pas de mes cris et continuent à plonger sur leurs proies. Silence des roches. Tu es mon seul écho.

Chaque instant singulier est une pièce entreposée au cabinet des curiosités d'une vie. Pour les habitants du panoptique, le désordre apparent révélera sa véritable ordonnance demain, dans dix mille ans. Nous nous regardons au travers d'un miroir sans tain.

J'ai envie d'un croissant, c'est à Paris qu'ils sont les meilleurs. Après avoir salué Adam monté dans un car à la Porte Maillot, je fais un détour par les Champs-Élysées. Trottinent de petits groupes de gens, voûtés sous le froid saisissant.

La mélancolie des minijupes et la moue des robes de bal, des belles jambes de leurs propriétaires, humides sous la pluie qui s'accroît... Quelqu'un court, mais la vastitude de la place Clemenceau avec les majestueuses silhouettes du Petit et du Grand Palais, enlève à son empressement toute faculté de détermination. Le vide.

La place de la Concorde ainsi que toute la rive gauche de la Seine sont plongées dans la pénombre de l'aurore. Je tourne juste avant Châtelet pour emprunter un raccourci que je suis le seul à connaître. J'atteins mon quartier, toutes les boulangeries sont fermées. J'inscris mon croissant sur la liste de rêves inaccomplis. Il est six heures et demie, vingt deux minutes avant l'aube. À Varsovie, le soleil est déjà levé.



Semaine 4 : ELLE

La matinée s'étire dans une lente promenade le long de la laisse de mer. J'y repère le nacre des coquilles et le quartz des galets, le rose du granit et le noir du mica. La marée monte et noie les étincelles qui jaillissent des grains de sable. Le clapotis des vagues invite à la baignade. Déterminée, j'ai marché tout droit dans l'eau, malgré l'air frais qui me faisait frissonner ; marché jusqu'à ce que l'eau me submerge. J'ai refusé de respirer. Finalement, je me suis forcée à mettre en mouvement mes bras et mes jambes. J'ai nagé jusqu'à l'épuisement. J'ai vomi. De la bile et de la rancœur, de la mer et de la mort qui allaient m'engloutir.

Dans l'obscurité de la chambre j'allume une applique dont tu moquais le style rococo et je lis sous la couette. Le roman retrace tes déambulations dans les rues de Paris. J'ai lu jusqu'au lever du jour dont la clarté projette des arabesques au travers du rideau de dentelle. Réminiscence littéraire et spleen s'ajustent à mon humeur.

Petite, dans la chambre que je partageais avec mes sœurs, j'étais debout avant elles. Les paupières mi-closes et chargées de sommeil, je bouquinais à côté de mes voisines endormies. Ce moment n'appartenait qu'à moi.

Dehors, la rue s'anime. Les grincements des volets métalliques des commerces se mêlent aux frottements des chaises sur les terrasses. Cacophonie. La ville se prépare à accueillir les vacanciers en ce week-end de Pâques.

La beauté de l'océan m'indiffère. Je m'enroule dans une couverture et me prélasse dans une chaise longue sur le balcon de la chambre. Au crépuscule, des mères rabrouent les bambins qui s'attardent aux jeux de plage, des volets de maisons se ferment, des portières claquent. Le ruban rouge des feux des voitures s'effiloche jusqu'à l'autoroute. De faibles éclaircies luttent en vain contre des nuages lourds de pluie. Les ténèbres s'annoncent et l'aquilon se lève. La houle déferle, avale les châteaux de sable. Les mains agrippées à la balustrade, j'affronte la bourrasque. Des mèches de cheveux s'emmêlent sous les rafales et fouettent mon visage. Des volutes d'écume mouillent mes joues. L'odeur iodée des embruns me revigore à peine.

Je fais mes bagages, je vais rentrer. Mon chat m'attend. Je déserte ce lit, cette chambre, cet hôtel où tout m'attriste.

Le téléphone est saturé de messages que je ne veux pas écouter. Je préfère éviter les sollicitations de mes proches, inquiets.

J'ai perdu ta lettre. Tombée de ma poche hier après-midi sur la jetée, emportée par une mouette riieuse ? J'en aurais pleuré.

Chaque propos me ramène à toi. Je te sens si près que je me retourne sans arrêt, persuadée d'entendre tes pas. Ton rire éclate dans mes oreilles, ton haleine effleure mon cou.

Je suis convaincue que tu reviendras, la mine jo-

viale comme si de rien n'était, que tu vas me raconter ton périple. Où es-tu allé t'échouer ?

Reviens vite. Je t'attends, je t'espère.

(fin de l'extrait)

Auteurs

Dominique Biteau est médecin généraliste. Elle écrit, fait du théâtre au sein d'une troupe amateur et pratique le violoncelle.

Tomasz Celner (*nom de plume de Tomasz Cichawa*) est cinéaste, photographe, poète et auteur-compositeur.
Site Internet: tomaszcichawa.fr

Bibliographie (poésies)

- *Haïku bicéphale/Dwugłowe haiku*, 2012, disponible aux Éditions Toute Chose
- *instantanés*, 2015, disponible aux Éditions Toute Chose
- *otium*, 2017, disponible aux Éditions Toute Chose
- *Femme asymétrique, suivi de Aperceptions*, 2020, Voix d'encre, Les Éditions Toute Chose

LES ÉDITIONS TOUTE CHOSE

Chère lectrice, cher lecteur,
Merci d'avoir acheté un livre publié
aux Éditions Toute Chose.

Consultez notre catalogue et souscrivez à notre courriel
d'information pour vous tenir au courant de notre activité.
À bientôt !

<http://editionstoutechose.fr>

Facebook : LesEditionsTouteChose

Twitter : EditTouteChose

Instagram : editionstoutechose